

**Laurent
Sagalovitsch**

Dade City

roman

ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Pour relater ce qui s’est passé à Dade City – imaginaire bourgade assoupie près d’un lac aux eaux miroitantes –, l’auteur cède la parole aux protagonistes des “événements”. Presque à brûle-pourpoint, ils racontent ce qu’ils *croient savoir*. Or c’est là qu’est le piège... Tel un mécanisme inexorable, le malentendu est en marche. La passion coupable de Gary Manckiewicz pour la femme du médecin Jacob Kaufman a peut-être conduit ce dernier à se venger. Contre lui, son propre fils fait une déposition accablante. Dans une pathétique exigence d’expiation, la communauté condamne un des siens.

Sans preuve ni effusion de sang, *Dade City* nous précipite dans ce qui paraît d’abord une affaire criminelle, et soudain cette illusion se dissipe. Si sincères qu’ils soient, les récits des différents personnages ont dénaturé la réalité...

Plus qu’une version particulièrement perverse du meurtre du père, le roman de Laurent Sagalovitsch est une réflexion sur la malédiction d’un peuple, sa confrontation à la culpabilité et plus largement à la falsification de son histoire.

LAURENT SAGALOVITSCH

Né en 1967, Laurent Sagalovitsch est l'auteur de cinq romans publiés chez Actes Sud, dont Dade City est le premier.

DU MÊME AUTEUR

Dade City, Actes Sud, 1996.

La Canne de Virginia, Actes Sud, 1998 ; Babel n° 601.

Loin de quoi ?, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 758.

La Métaphysique du hors-jeu, Actes Sud, 2011.

Un juif en cavale, Actes Sud, 2013.

© ACTES SUD, 2013

ISBN 978-2-330-01760-6

LAURENT SAGALOVITSCH

DADE CITY

roman

ACTES SUD

*à ma grand-mère
et à Julien*

Notre tragédie actuelle est une peur physique et générale et universellement entretenue depuis si longtemps maintenant que nous pouvons même la supporter. De ce fait, le jeune homme ou la jeune femme qui écrit aujourd'hui a oublié les problèmes du cœur humain en conflit avec lui-même, qui seuls peuvent pousser à bien écrire car c'est le seul sujet sur lequel il vaut la peine d'écrire, le seul digne d'angoisse et de sueur.

WILLIAM FAULKNER

1^{er} SEPTEMBRE

NATHAN

1

“J’sais pas monsieur Almond”, j’ai répondu. Je l’ai fixé droit dans les yeux jusqu’à ce qu’il détourne son regard. Au bout d’un moment, il m’a demandé si j’en étais bien sûr et de la tête j’ai fait signe que oui. Il a pas eu l’air convaincu mais il a tout de même remis son chapeau, m’a salué de la main en remontant dans sa voiture. Juste avant de démarrer, il a baissé sa vitre, m’a dit que j’étais un brave garçon, m’a souhaité bonne chance pour le match de demain et puis il est parti. Je savais que dans son rétroviseur il continuait à me surveiller et je suis resté, immobile, l’œil fixé sur sa vieille Ford toute déginglée jusqu’à ce qu’elle finisse, au bout de la grande ligne droite, par disparaître de la route. Alors, parce que je ne n’avais plus que ça à faire, j’ai recommencé à marcher. Je savais que j’allais être en retard pour le dîner, que sûrement déjà maman avait dû dresser la table tout en se demandant où j’étais encore passé, mais je m’en moquais. Et puis, de toute façon, je n’avais pas faim.

Ma montre indiquait la demie de sept heures mais il faisait encore chaud. Dans le ciel sans nuage, le soleil, d’une blancheur aveuglante, semblait s’être

enraciné comme si ce soir il avait décidé que, pour une fois, il défierait les lois de la nature et resterait éveillé toute la nuit. J'ai remis ma casquette et j'ai continué à avancer. Une barque glissait sur le lac, avec un homme à son bord, mais de l'endroit où je me trouvais, je n'arrivais pas à voir qui c'était. J'ai pensé que ce devait être Bill à cause de sa chemise blanche, celle qu'il met le vendredi soir lorsque sa mère lui donne la permission de sortir mais quand j'ai fait de grands signes de la main la barque a continué à s'éloigner comme si de rien n'était. C'était mieux ainsi vu que je n'avais aucune envie de discuter en ce moment avec Bill.

Je suis resté au bord du lac à regarder la barque dériver et j'ai contemplé le reflet du soleil dans l'eau tremblante avec, à la surface, toute la petite colonie de canards qui s'agitait doucement. J'aime bien rester comme ça. Seul. Sans personne autour de moi. Dans ces moments je me dis que jamais de toute ma vie je ne serai heureux comme maintenant. Comme maintenant. Je sais que c'est idiot à dire, que comme me le répète souvent maman lorsqu'elle devine que je ne vais pas trop bien, j'ai encore toute la vie devant moi mais c'est plus fort que moi : je suis là, au bord du lac, je ne pense plus à rien, je ferme les yeux et j'entends le frémissement des vagues contre les embarcations, les battements d'ailes des cygnes, le murmure du vent dans les feuilles. *JE SUIS SEUL AU MONDE ET LE MONDE M'APPARTIENT.* Je peux rester ainsi des après-midi entiers, à ne rien faire, à me tenir là, au bord de l'eau, à ne penser à rien de particulier,

juste au simple plaisir de goûter à ces heures où personne ne vient me déranger, où je suis seul avec moi-même, seul avec le lac, seul avec le ciel que je sens au-dessus de moi comme une présence bienveillante, avec le soleil brûlant de mille feux à la verticale du lac assommé de chaleur. Souvent j'oublie même de rentrer manger jusqu'au moment où j'entends la voix exaspérée de mon père hurler mon nom de la terrasse et alors je me mets à courir du plus vite que je peux vers la maison.

Au bout d'un moment, j'ai rouvert les yeux. Le soleil était toujours aussi brûlant, vraie boule de feu plantée dans l'immensité du ciel d'été, et maintenant, j'avais la gorge sèche. Je me suis penché pour prendre de l'eau dans mes mains et me suis aspergé longuement le visage. L'eau était douce et avait un petit goût salé lorsqu'elle coulait sur les lèvres. De nouveau, j'ai regardé ma montre. Cette fois, j'étais vraiment en retard. A la maison on devait commencer à s'inquiéter salement, à jeter des regards angoissés vers la pendule du salon mais je n'en ai pas tenu compte. J'espérais seulement que sur le visage de mon père lorsque maman lui demanderait où j'avais bien pu passer, on puisse lire peu à peu le doute et la peur. Surtout le doute.

Au milieu du lac, la barque n'avancait plus : l'homme à la chemise blanche avait cessé de ramer et se laissait bercer par la brise.

JE SUIS SEUL AU MONDE ET LE MONDE M'APPARTIENT.

J'ai pensé que si seulement j'avais un peu plus de courage, je pourrais m'enfuir, monter dans le

premier train venu qui m'emporterait n'importe où, oui n'importe où, pourvu que cela soit loin d'ici, loin de la maison, loin de mon père, loin de cette ville, loin de ce lac, tellement loin que plus jamais on n'entendrait parler de moi. Mais je savais bien que je me racontais des histoires, que jamais de toute ma vie je n'aurais ce cran-là. D'ailleurs, même si j'avais voulu m'enfuir, je n'avais nulle part où aller. Si grand-mère Léa avait été encore vivante, je me serais caché chez elle comme lorsque papa cherchait à me punir et que grand-mère lui affirmait, de sa voix la plus innocente, que non, elle ne m'avait pas vu de la journée mais depuis l'année dernière le seul endroit où je pouvais la retrouver c'était là-haut, dans les collines, à côté de la tombe de ce grand-père inconnu qui était mort *là-bas* et à qui, selon maman, je ressemble tellement. Mais elle n'aime pas me parler de lui. Souvent, lorsque je travaille ou que je lis au salon, et que tout à coup je relève la tête, je la surprends en train de me dévisager et je sais bien que ce n'est pas moi qu'elle regarde ainsi mais l'ombre de son père inscrite sur mon visage. Alors, dans ces moments-là, lorsque je la sens en proie à une tristesse infinie, je lui fais un petit signe de la main, et elle m'adresse un sourire gêné avant de venir m'embrasser. Mon père, non plus, n'aime pas évoquer ce qui s'est passé *là-bas*. A chaque fois que je le questionne, il s'énerve et puis très vite il change de sujet. Plus tard quand tu seras grand je t'expliquerai, il me dit. Non, le seul qui veuille bien m'en parler, c'est M. Nathan. Peut-être parce que sa

femme et son fils sont morts *là-bas* aussi. Je l'aime bien M. Nathan.

Il est arrivé à Dade City, il y a une vingtaine d'années, et au début, les gens l'aimaient bien, eux aussi. Maman me raconte même qu'ils faisaient des kilomètres juste pour lui acheter une livre d'oranges ou un pack de bières. Et puis, avec le temps, lorsqu'ils ont décidé qu'il n'était plus à plaindre, ils ont cessé de s'approvisionner chez lui.

Même mon père ne va plus le voir. Pourtant aux premiers temps de son arrivée, souvent, il invitait M. Nathan à dîner, et après le repas, ils restaient de longues heures à discuter sur la terrasse. Jusqu'au jour où ils se sont disputés. A cause de Dieu. M. Nathan était en train de raconter ce qu'il avait vécu *là-bas* lorsque mon père lui a dit que ce qui était arrivé était entièrement notre faute, que de toute façon on l'avait bien cherché, qu'on avait trahi Sa Parole, qu'on s'était détournés de Sa Route, qu'on s'était mal comportés, qu'on L'avait tellement déçu qu'Il avait décidé de nous châtier afin qu'on comprenne qu'on n'avait pas respecté Son Alliance et qu'il nous fallait payer le prix de notre infidélité. Après quoi, papa a dit, qu'Il avait décidé qu'on avait assez souffert comme ça et pour nous prouver qu'Il nous avait pardonnés, Il nous avait donné, en témoignage de Sa confiance, la Terre promise. Quand il a entendu cela, M. Nathan s'est levé, a craché à la figure de mon père et depuis ce jour-là mon père m'interdit d'aller le voir. Mais dès que je le peux, souvent en rentrant des cours ou de

l'entraînement, avec la complicité de maman qui lui prépare en cachette des gâteaux au miel, j'enfourche mon vélo et lui rends une petite visite.

Il possède, pas très loin de chez nous, au bout d'un sentier tout cabossé, en bordure du lac, une épicerie qui lui sert, au premier étage, de maison. Chaque fois, il m'accueille avec un grand sourire et comme presque plus personne ne vient acheter ses marchandises éparpillées sur les étagères rouillées, il a toujours du temps à me consacrer. Souvent, on s'installe dehors sur des canapés défoncés, perdus au milieu de sa terrasse envahie par les herbes folles, juste assez près du lac pour que, de temps en temps, il lance, d'une main distraite, des bouts de pain aux canards. Sur une table bancale, il installe son vieil échiquier en bois et on dispute une partie. C'est lui qui m'a appris à jouer et depuis j'ai fait des progrès mais pas assez pour le battre. C'est un redoutable joueur et lorsqu'il sent, après quelques coups, que la partie ne peut plus lui échapper, il se met à parler. *PARCE QUE QUOI QU'EN DISE TON PÈRE IL FAUT QUE TU SACHES NATHAN. IL LE FAUT.* Alors il me raconte comment les choses se passaient là-bas mais souvent il doit s'interrompre et de grosses larmes ruissellent sur son visage puis il respire un grand coup et continue. Il me parle lentement, mot après mot, et, parfois, il ne peut plus rien dire : il reste comme ça, la bouche béante, les yeux écarquillés mais il ne me voit pas, il regarde à l'intérieur de lui et ce qu'il perçoit dans les replis de son âme, personne, personne ne peut le raconter. *PARCE QUE,*

VOIS-TU, NATHAN, À PARTIR D'UN MOMENT, LES MOTS EUX-MÊMES NE VEULENT PLUS RIEN DIRE. ILS NE MENTENT PAS MAIS DANS LE MÊME TEMPS ILS NE DISENT PAS LA VÉRITÉ.

Puis il avance sa reine, me met échec et mat et me donne une petite tape amicale sur la nuque avant de m'apporter un soda.

De l'autre côté du lac, au niveau du trou n° 8 du parcours de golf de Dade City, le redoutable trou de l'Enfer, un joueur en tenue blanche cherchait sa balle parmi les broussailles jaunies par le soleil mais cela ne servait à rien, il ne la retrouverait pas : comme toutes les autres balles impuissantes à épouser le délicat tournant de ce trou, elle avait dû filer la tête la première dans les eaux profondes du lac.

Au loin, j'entendais les voitures foncer sur les routes ombragées qui sillonnent les forêts de la région et je me suis dit que peut-être mon père, affolé par mon absence, avait pris la sienne pour essayer de me retrouver. Et puis, cela a été plus fort que moi, d'un seul coup, en une succession d'images fulgurantes, j'ai vu sa voiture manquer un tournant, quitter la route, se fracasser contre un arbre avec le sang répandu sur le pare-brise et la tête de mon père encastrée dedans. Bien fait, bien fait, j'ai pensé, et dans le même temps, j'ai senti des larmes me mouiller les yeux. Alors pour ne plus pleurer, pour ne plus penser à mon père, à ce qu'il avait fait, à ce que j'avais vu cet après-midi, je me suis mis à courir comme si ma vie en dépendait. Le soleil vacillait et, devant mes yeux éblouis, le visage ensanglanté de mon père dansait. J'ai fermé

les yeux mais le visage était toujours là, sans vie, les yeux remplis d'effroi, les yeux de mon père qui me demandait pardon et, du fond de sa mort, m'implorait de l'excuser. Trop tard, j'ai dit.

J'ai continué à courir, de plus en plus vite, comme si je voulais m'échapper de moi-même, revenir quelques heures en arrière, mais très vite, j'ai senti que mes forces m'abandonnaient. J'avais l'impression que le soleil tournoyait dans un ciel devenu soudain tout noir, que les eaux du lac débordaient, prêtes à m'engloutir, que les arbres s'enfonçaient dans la terre entrouverte à mes pieds et juste avant de m'évanouir, j'ai demandé pardon à mon père, puis, d'un seul coup, je suis tombé à la renverse contre le sol.